

## Sylvie Nicolas. En voie d'apparition

Valérie Forgues

Numéro 161, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Forgues, V. (2021). Sylvie Nicolas. En voie d'apparition. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (161), 23–25.

# Sylvie Nicolas

## En voie d'apparition

Par VALÉRIE FORGUES\*

**L'écriture comme une arme pour rester debout fait contrepoids à la grande mélancolie qui parcourt les plus récents livres de poèmes de Sylvie Nicolas, tous deux parus au printemps dernier. Fragments de lecture d'une poésie aussi salvatrice qu'indomptée.**

### « TA PEAU SUR L'ÉCHIQUIER DU RÉEL »

Dans *Aucun mot n'est tenu au miracle*<sup>1</sup>, les poèmes se déploient comme à travers les pages éparses d'un carnet où se joue le récit d'une rencontre marquante. Nicolas s'applique à en garder les traces. Les titres des poèmes, par exemple « Page dix-neuf de ta vie », « Un chapitre entier », « Page manquante du livre de mai », « Page cinquante-neuf du livre qui tente de se refermer », se lisent comme des précisions sur des instants dont la poète se souvient, à sa manière. Ils accentuent la sensation de lire quelque chose de très intime. Aux prises avec les images, les souvenirs d'une proximité où l'émotif et l'organique se chevauchent, la narratrice évoque un passé dévorant et, même si tout semble derrière, rien n'est bouclé. Les secrets sont préservés, dans cet étrange carnet.

Il y a ce *corps tombé*, et on assiste à une collision entre le quotidien et le désir, à un accident retracé, consigné par la



poésie. Il y a celle qui écrit, qui se met à distance d'elle-même, et puis il y a ce *vous* qui hante, dont l'histoire reste en suspens.

« Entre ta peau et la sienne / l'indompté et ses océans / suffisamment sauvages / pour faire de vous des espèces / en voie d'apparition ».

La folie, l'irrationalité du désir, sa puissance nourrissent la narratrice, la révèlent à elle-même. Si elle s'y abreuve, elle semble aussi les craindre, tout comme elle appelle et redoute les élans du corps. L'émotion est à fleur de peau. Elle oscille entre la banalité du quotidien et une certaine violence, créant des ambiances graves, trop lourdes pour un cœur. Entre liberté, asservissement et quête d'équilibre, « [l]e désordre court pieds nus dans une *cage* ».

Le réel est protéiforme, à la fois obstacle et source d'émerveillement, d'éblouissement, d'ennui. Il est aussi épreuve, et « jouons à ne pas mourir » (les derniers mots du livre) sonne

Tes doigts se referment sur la queue de l'image  
[disparue  
la puissance vibrante de ses lèvres  
cette enseigne au-dessus de vos têtes

*prière de ne pas stationner  
espace réservé au dernier de leurs cris*

*Aucun mot n'est tenu au miracle, p. 22.*

Bien entendu les questions  
ne sont que des questions  
il suffit de quelques secondes  
pour voir mourir des millions d'êtres humains  
ou une seule et même personne  
à répétition

*Aucun mot n'est tenu au miracle, p. 39.*

tu notes qu'un doigt posé sur ta bouche  
est comme un fusil appuyé sur ta tempe  
que le souffle ténu qui s'échappe de tes lèvres  
mesure ce qui te sépare de toute chose vivante

*Aucun mot n'est tenu au miracle, p. 64.*

un peu comme si c'était tout ce qu'elle avait fait  
dans le livre, jouer, vivre, être entièrement pré-  
sente, envers et contre tout, contre tous.

Plusieurs textes comportent des passages  
en italique, souvent commençant par la même  
formulation : *longtemps tu as cru*. À présent, le  
réel la ramène sur terre. Elle croyait ceci, mais  
ses illusions, ses rêves se sont brisés ou envolés.  
*Longtemps tu as cru*, comme si à présent elle  
voyait clair, ne se racontait plus d'histoires.

Engagée autant que cryptée, la poésie de Sylvie  
Nicolas est absolue, corps, chair, tête, cœur, mots  
et silence. Tout devient arme pour vivre.

*Aucun mot n'est tenu au miracle* comme un  
constat, la tentative de refaire le fil, de com-  
prendre : que s'est-il passé ? À quel moment, comment les  
cœurs se sont fracassés, les mots ont perdu leur pouvoir ? De  
Sylvie Nicolas, l'autrice Alix Paré-Vallerand, qui l'a côtoyée  
dans le cadre du programme de mentorat de Première Ova-

tion, dit qu'elle revendique *le droit à la tristesse. La tristesse  
dans un lac de colère. La tristesse des femmes*. Des deux livres  
printaniers de la poète, le chagrin déborde. Il se porte comme  
une écharpe douce.

« DEBOUT JE SUIS »

« [J]'apprenais cicatrices et tatouages / poings refermés sur le  
silence / j'apprenais à lire la honte / accrochée aux épaules /  
à lire le désordre / dans ses commencements / j'apprenais ».

La voix qui tisse la trame de *Nos yeux dans le bac bleu*<sup>2</sup> s'élève  
et se bat pour rester fidèle à l'indomptable en soi : « [S]ans la  
petite / sans le chien / mes veines affolées / se prennent pour des  
branches / et j'attends / la coupe à blanc ». Sans cette connexion  
à sa fibre profonde, sans ces présences du chien et de la petite  
qui l'accompagnent tout au long du livre, la narratrice pourrait  
se perdre. Dans la figure canine, indocile autant que sage, et  
dont le motif se répète presque jusqu'à l'obsession tout au long  
du livre, la poète a peut-être trouvé un miroir, un compagnon,  
un moteur. Dans celle de *la petite*, Sylvie Nicolas entretient la  
curiosité face à la vie, ouvre la porte à la parole pour modeler,  
pour transformer le morne en quelque chose d'éclatant. C'est  
un engagement entier de la poète que je retrouve d'un livre à  
l'autre, et qui passe par une proximité avec cette part ensau-  
vagée, sensible et empathique d'elle-même.

« [L]e silence n'a pas capitulé / il porte la résistance / des  
amours en sursis ».

Critiques d'une société froide, fabriquée, prémâchée, loin  
de l'enchantement, les poèmes qui forment *Nos yeux dans le  
bac bleu* sont un cri de désespéré pour exister. La  
force du silence n'a d'égale que celle de l'amour,  
de la fureur de vivre. Des machinations qui nous  
transforment en produits de consommation à  
récupérer, du formatage de nos âmes restent la  
lumière, la poésie, notre part farouche, l'intrai-  
table en nous pour « infiniment japper une sorte  
de je t'aime / destiné à rameuter ce qui nous reste  
de chien / en dedans du corps / continuer de jap-  
per / la parole / sans laisse / résolument / sans sa  
chienne de laisse ».


« Zone zéro », deuxième section de *Nos yeux  
dans le bac bleu*, qui tire son titre d'une chanson  
de Jean Leloup, sort les crocs. La critique de ce  
qui nous déshumanise, de ce qui nous récupère,  
est plus corrosive. La main tendue devient bras  
ouverts pour se lier à l'autre, qu'il soit intime ou  
anonyme. Se répète dans cette section, tissée de liens avec la  
première partie du livre, la formule *toi comme moi*, une façon  
de conjurer la solitude. L'ouvrage se termine sur une longue  
suite d'une rare intensité, un souffle comme une tempête



qui vient tout ramasser, éclairer un peu la douleur, et qui fait résistance à ce qui écrase.

Dimension charnelle, force du corps, puissance du désir imprègnent les deux livres et, si la rédemption vient de la découverte du langage, elle arrive aussi, par le contact indéfectible avec l'autre, comme un baume sur le chagrin : « [S]onger que la peau nue / a ses chapitres de mémoire / accostés au pied du lit ». La bouche et ses déclinaisons se multiplient à travers les deux livres ; un kaléidoscope où l'on embrasse, on lèche, on parle, on dit ou on se tait.

« [P]lus que toute autre chose / tu habites un poème incendié ».

C'est dans ce lieu sans repos que naît la poésie de Sylvie Nicolas. Est-ce la même narratrice qui voyage entre les livres, entre travail de mémoire et révolte, qui porte un hurlement pris dans la gorge sur le point d'éclater ? Je l'entends ainsi, une seule voix riche et escarpée, qui refuse de se taire devant l'adversité ; face à toute forme de conditionnement des cœurs, elle ne laisse rien aller, ne se résigne pas, mais étreint. 

1. Sylvie Nicolas, *Aucun mot n'est tenu au miracle*, Le Noroît, Montréal, 2020, 73 p. ; 17 \$.

2. Sylvie Nicolas, *Nos yeux dans le bac bleu*, Moul, Montréal, 2020, 67 p. ; 14,95 \$.



\* Formée en création littéraire et en théâtre à l'Université Laval, Valérie Forgues est poète et romancière. Elle s'intéresse au récit de soi, à l'intime, à la mémoire et au deuil. Elle partage son temps entre l'écriture, l'édition, la critique en poésie et son travail en bibliothèque. Son dernier livre de poèmes, *Jeanne forever* (avec Stéphanie Filion), est paru chez Le lézard amoureux en 2018.

Petite déjà  
le refus  
de m'agenouiller dans le silence  
de mettre les chiens au pas  
de les tenir en laisse

*Nos yeux dans le bac bleu*, p. 13.

J'ignorais alors que je naîtrais  
d'une main sur ma cuisse  
d'un souffle sur ma nuque  
que je m'accoutumerais à renaître  
à coups de caresses  
à flanc de falaise  
comme un chien  
défiant la mort

*Nos yeux dans le bac bleu*, p. 17.

je suis  
de tous les instants  
sacrifiés  
femmes et hommes  
prisonniers d'un temps assassin  
hommes et femmes  
dans la traverse des champs de mines  
ramenés à la file dans leur corps  
la raison du plus fort au-dessus de leur tête

*Nos yeux dans le bac bleu*, p. 59.

AU LIEU DU LIVRE

*Livres rares et d'occasion*

418 648-6210

aulieudulivre@gmail.com

169, rue Crémazie Ouest, Québec (QC) G1R 1X6

